

# MIRANDA'S REGISTER

Scientifiques, Politiques et Littéraires.

Vol. 5.

MONTRÉAL, VENDREDI, 23 NOVEMBRE 1842.

No. 13.

EST-IL PERMIS A UN PEUPLE, SOUS PRÉTEXTE DE TOLÉRANCE ET DE CHARITÉ, DE LAISSER CORROMPRE SES CROYANCES ET SES INSTITUTIONS, DÉGRADER SA NATIONALITÉ ?

Glorifiez-vous, nos maîtres ! Après avoir ravi aux familles le droit d'élever leurs enfants, vous avez réussi à former un peuple à votre image ; un peuple qui a perdu l'intelligence suprême des vérités divines, la connaissance du bien et du mal, du juste et de l'injuste ; avec la foi, ce peuple a perdu le sentiment des devoirs, l'habitude de les pratiquer, le courage de la lutte et contre ses propres passions et contre celles des autres peuples. L'abaissement des intelligences a produit l'abaissement des caractères. Qu'avez-vous fait de cette nation renommée par la justesse et la fécondité de son esprit, par son énergie spontanée, par son activité expansive ; de cette nation qui, pendant tant de siècles, a marché à l'avant-garde des peuples pour propager et défendre la civilisation chrétienne ? chez elle, toute notion des intérêts élevés des sociétés est obscurcie, la source des sentimens délicats et généreux est tarie ; vous avez institué la suprématie du bien commun dans les intelligences faussées, de la vulgarité dans la conduite, dans tous les actes de la vie privée et de la vie publique ; à Paris et dans la province, nos hommes politiques, nos électeurs et nos éligibles, nos fonctionnaires, nos avocats, nos médecins et nos industriels, de quelles idées vivent-ils ? De cet amas de préjugés, de vieilleries, de niaiseries, de paradoxes ineptes, d'impies plus ridicules que sacrilèges, colportés par cette presse et cette littérature que fabriquent vos élèves, ô nos illustres maîtres ! Glorifiez-vous donc ! D'un peuple de guerriers et de missionnaires, vous avez fait un peuple de commis voyageurs.

Glorifiez-vous, nos maîtres ! Pour soumettre ce peuple façonné par votre monopole, à ce niveau de médiocrités sans croyances et sans devoirs, vous avez créé une littérature qui, chaque jour, par ses livres et ses journaux, apprend à justifier et à réhabiliter tous les penchans, tous les instincts mauvais de l'homme, à confondre le vrai et le faux, le juste et l'injuste.

Folie de vouloir combattre et livrer son sang pour la vérité et la justice, car toutes les opinions sont bonnes, respectons-les ; les attaquer quand elles violent les lois divines, les lois de la moralité et de la dignité humaine, c'est manquer de tolérance et de charité.

Glorifiez-vous encore, nos maîtres ; vous avez créé des hommes d'Etat qui ont transporté dans la politique cette promiscuité dégradante de toutes les opinions et de tous les intérêts. Pour ces grands hommes d'Etat, dépourvus eux-mêmes de toute conviction sérieuse, pratique, il importe peu que la France reste catholique ou devienne hérétique et athée ; il importe peu que l'Etat maintienne le monopole d'un enseignement qui ne donne à la société que des générations sans religion et sans moralité : à l'extérieur, il importe peu que des peuples, nos frères et nos alliés, soient immolés ; la France n'a pas à s'en émouvoir ; qu'elle reste impassible et immobile derrière ses frontières. Puis d'autres hommes d'Etat sont venus, qui, au milieu d'hallucinations poétiques qu'ils prennent pour de sublimes visées sociales, ont découvert que le mal, l'injustice, les passions, les divergences d'intérêt sont appelés à disparaître du sein de l'humanité, et à céder la place au règne de l'harmonie et de la paix universelle.

Monstrueuse aberration de l'esprit ! comme si l'harmonie et l'union pouvaient exister en dehors de la vérité ; comme si la paix, sans la justice, était autre chose que le plus intolérable despotisme ou la plus hideuse dégradation des âmes ; enfin, comme si la vérité et la justice ne devaient pas être partout et toujours le prix de la victoire sur le mensonge et sur l'iniquité !

Vous le voyez, nos maîtres, votre enseignement et vos doctrines habituent les individus et les peuples à chercher le calme, le bonheur, le repos, dans cette quiétude inerte et lâche qui suit la lutte pour n'avoir pas à triompher des passions, et qui enfante la corruption, l'esclavage et la mort.

Vous ne restez les maîtres de ce peuple qu'à la condition d'endormir sa conscience de lui faire prendre tous ses vices pour des vertus, de lui faire regarder comme ennemi quiconque cherche à le faire sortir de cet état de paralysie morale. Malheur à ceux qui viennent crier à ce peuple qu'on le trompe, qu'on lui a fait un bonheur et une paix qui l'abaissent, l'énervent, le déshonorent aux yeux des autres nations et le conduisent à l'esclavage ! Malheur à ceux qui cherchent à faire entendre la voix de Dieu au milieu de ce cahos de philosophes et de sectes qui s'accordent pour enseigner l'impiété ; malheur à ceux qui s'efforcent de faire comprendre que les individus et les peuples ne sont placés sur la terre que pour combattre, pour soutenir des luttes permanentes

destinées au triomphe de ces vérités qui donnent aux individus l'immortalité, aux peuples la puissance, la prospérité et la gloire ! Vous avez, ô nos maîtres ! de nombreux écrivains qui ne manqueront pas de défendre vos œuvres, d'accuser de fanatisme et d'intolérance tous ceux qui ont entrepris de mettre fin au règne du mensonge et de l'immoralité, et d'arrêter la décadence de notre nationalité !

Votre manœuvre et celle de vos scribes n'est nouvelle ni dans ce pays ni dans tous ceux où l'on a essayé déjà d'appliquer vos doctrines. En Suisse et en Espagne, vos frères et vos disciples en impiété et en tyrannie radicale n'accusent-ils pas, chaque jour, de fanatisme et d'intolérance les hommes qui luttent pour empêcher le triomphe de vos principes ? Il nous paraît opportun de citer, en réponse à ces accusations banales, quelques pages pleines de bon sens et de verve, écrites par un Espagnol, et adressées aux journalistes et aux hommes d'état qui, au nom de la tolérance et de la charité, travaillent à décatoliser et à dénationaliser l'Espagne.

« Expliquons à ces messieurs, et en leur personne à toute la confrérie des libéraux, cette charité chrétienne qu'ils nous citent sans cesse pour deux raisons : d'abord, pour que nous leur laissions écrire tout ce qui leur passe par la tête ; ensuite pour que nous cessions de saisir et de châtier les impies, ce qu'ils appellent un scandale dans la religion et une violation du saint asile de la conscience.

« Entre autres choses également précieuses, ces messieurs nous disent les suivantes :

« C'est contrairement à toute charité chrétienne, contrairement aux préceptes du très-grand philosophe Jésus-Christ, contrairement aux plus évangéliques, en dépit de la religion qui le défend, et sur laquelle cependant on s'appuie. Notre religion nous recommande la concorde, l'union, la charité, nous traitent publiquement d'irréligieux, d'impies, d'hérétiques, de matérialistes, d'athées, s'attribuant l'autorité et le pouvoir qui ne leur appartient pas, et nous excluant du sein de l'Eglise, du sein de cette tendre mère qui cherche à ramener le pécheur, qui embrasse le repentir, qui pardonne généreusement les offenses et ouvre bénévolement à tous les immenses trésors de grâces. »

« Ainsi parlent les écrivains libéraux, et encore beaucoup de gens qui, à force de bonté, ne peuvent pas ou ne veulent pas se persuader que Troie est en danger de brûler, bien qu'ils entendent les cris de Cassandre et qu'ils voient le débarquement des Grecs. Débrouillons s'il est possible, la matière et mettons chaque chose à sa place.

« Je demande en premier lieu à ces messieurs : Qu'entendez-vous par cette charité que Jésus-Christ appelle son principal précepte, à laquelle saint Paul ramène la plénitude de la loi, et qui est comme le couronnement de l'œuvre divine ? Je ne sais ce qu'ils entendent, mais, bien ou mal, voici comment nous comprenons, nous, la charité : c'est l'amitié fondée sur la possession commune de Dieu, possession à laquelle nous aspirons comme à notre éternel bonheur, amitié que nous éprouvons pour tous ceux qui possèdent ou qui espèrent posséder Dieu. Je m'explique. La charité est toujours amitié, mais toute amitié n'est pas et ne peut pas être charité chrétienne. L'amitié supposant nécessairement un échange de bienfaits entre ceux qui se disent amis, il doit y avoir autant de sortes d'amitiés qu'il y a de sortes de biens sur lesquels elle se peut fonder. Quelquefois l'amitié se fonde sur le vice et l'erreur ; elle se nomme alors fausse, diabolique, parce que sont faux et diaboliques les biens qui l'on fait naître. D'autres fois, elle se fonde sur les biens naturels, comme la parenté, la science, ou sur les institutions civiles, tels que la milice, les emplois publics, les différentes carrières qu'on poursuit ensemble. Alors elle peut être bonne, légitime, capable de sanctification par la grâce de Dieu. Mais ce n'est point encore la charité chrétienne. Quel est donc le fondement de celle-ci ? Par la communication de quels biens s'établit elle ? Elle se fonde sur Dieu, non pas sur Dieu considéré purement comme créateur de l'homme, ou sous tel autre aspect accessible à nos lumières naturelles, mais Dieu tel que la révélation nous le présente, Dieu, notre éternel, unique et véritable bien, dont nous aurons bientôt la malheureuse possession. En un mot, le bien sur lequel repose cette amitié que l'on nomme charité chrétienne, c'est Dieu glorificateur.

« Non, Messieurs les philosophes, la charité n'est pas un fol amour semblable à la concupiscence charnelle qui trouve tous les moyens bons, pour